



## Mobile apparent

**Mathieu Madénian** Féru de criminologie, l'humoriste catalan sur le qui-vive partage son temps entre la scène, Canal + et une chronique hebdomadaire pour «Charlie Hebdo».

Dans son dernier one-man-show, qui n'est jamais que le deuxième – pour cause de succès avéré du premier, décliné, cinq années durant, devant environ 230 000 spectateurs –, Mathieu Madénian évoque l'achat d'un appartement. Et s'offusque de la prise de sang, censée attester la bonne santé de l'emprunteur, qui subordonne l'obtention d'un prêt bancaire. L'appartement existe, loft moderne en duplex dans une ancienne usine de chaussures, reconfigurée en enclave bobo préservée du tumultueux cosmopolitisme francilien, à quelques hectomètres du périph. Du reste, tout existe chez Madénian. Et fait sens. Ou, plus fréquemment, contresens. Nourri de l'observation assidue de ses congénères marqués par les pâleurs convalescentes d'une utopie syncrétique sérieusement malmenée ces temps-ci, l'humoriste épingle les vilénies, contradictions et lâchetés qui jalonnent l'actualité (politique, économique...). Sans oublier les siennes, en bon persifleur de quart s'efforçant de ne pas s'affranchir des contingences. En fond d'écran, BFM TV sert d'antisèche. Sa matière première provient cependant d'un quotidien à fleur d'indignation. Par

exemple dans le train, le métro ou l'avion, moyens de transport arasant la frontière public-privé qui l'incitent à râler contre les toilettes du TGV ou contre un loustic qui écoute Rihanna à plein volume. Mais aussi à s'émouvoir d'une fille en larmes vers laquelle il n'ose pas aller. Ou à ironiser sur ses propres limites altruistes quand, souffrant d'une grosse grippe, il sort de la pharmacie et compatit envers son prochain en offrant une viennoiserie à un SDF affalé – «*petit geste démago avant de vite passer à autre chose*». Poil à gratter empathique, l'humour poreux de Madénian se conjugue actuellement en trois temps. Son spectacle *En état d'urgence* a bouclé fin avril une longue session parisienne appelant le come-back automnal, après un circuit régional. On le voit aussi deux ou trois fois par semaine chroniqueur au *Grand Journal*, sur Canal +. Une casquette qui lui a valu une chiquenaude du comédien Edouard Baer, exprimant en direct sa «gêne» face à cet *infotainment* dont les ricanements menaceraient de couvrir le débat politique. Riposte de l'outrageur outragé: «*Le vrai motif d'inquiétude consisterait plutôt à se demander ce qui incite tous ces ministres ou chefs de parti*

à venir s'asseoir entre Zaz et Manu Payet?» Ou, deuxième couche: «*Et si les journalistes cherchaient de leur côté à savoir comment Jérôme Ferrari parvient mieux qu'eux à faire dire certaines choses à Manuel Valls?*»

Enfin, chaque mercredi depuis août 2014, Madénian adresse sa «carte postale» à *Charlie Hebdo*. Allez savoir pourquoi, l'épistolier a pris un très gros coup au moral voici quinze mois, sans que la plume lui soit tombée des mains pour autant. «*J'ai perdu des potes, comme Cabu que j'aurais aimé encore mieux connaître, et je garde les messages qu'on s'envoyait avec Charb... Je ne réalise toujours pas que j'ai échappé à la mort à une heure près. Avant, en découvrant les images à la télé d'un carnage sur un marché à l'autre bout du monde, on se disait "quelle horreur!" puis on zappait chez Hanouna. Désormais, on a compris que chacun d'entre nous peut y passer.*»

D'où cette décision corrélatrice de ne plus envisager la vie qu'à «très court terme», en savourant «à la fois la chance et la responsabilité» que représente le fait de monter sur scène ou d'être lu et vu. Et de nourrir des ambitions mesurées, donc réalisables: «*Etre un bon fils [parents retraités, ex-vendeur de pneus et assistante sociale], un bon frère [une sœur, dans le social idem], un bon pote [des artistes Thomas VDB, Oldelaf, Vérino...], en tâchant de faire du mieux possible pour, à mon petit niveau, rendre les gens heureux autour de moi.*»

Depuis Charles Pasqua, on a appris à se méfier de la supposée cordialité qu'induirait l'accent chantant. Le verbe clair, on ne décèle pourtant aucun double fond dans celui de Madénian quand on l'incite à caractériser ce qui le distinguerait du vulgum pecus: «*Je suis quelqu'un de marrant et, surtout, d'extrêmement bosseur. Sachant que, d'après moi, le métier d'humoriste nécessite 10% de talent et 90% de boulot.*»

Passée une enfance catalane à 10 kilomètres de Perpignan, dans une bourgade au-dessus de laquelle il ne se souvient pas avoir vu crever le moindre nuage – scolarité brillante, bien-être domestique avec grand jardin et piscine, loisirs sportifs – le petit-fils d'immigré arménien excelle dans des études de droit. Il y faut «*du par cœur et un minimum d'esprit logique*». Passionné de sciences criminelles, l'«enfant de la génération Seigneur des anneaux» se rêve profiler, jusqu'au moment où il constate que ce métier n'existe pas en France. «*Sinon un type comme Patrick Dils n'aurait jamais passé quinze ans pour rien en prison.*» Encore aujourd'hui intarissable sur Jack l'Eventreur, Xavier Dupont de Ligonnès ou le «Monstre de Rostov», entre autres «stars» du fait div XXL, le criminologue refoulé se souvient aussi qu'il «*faisait le con dès le centre aéré*». De là à expliquer aux parents qu'à l'éloquence du barreau, il préférera celle du bateleur, la pilule est difficile à avaler. Heureusement, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la voix off de la série télé *Un gars une fille* prend corps. Les one-man-shows dégoupillés avec Kader Aoun attirent de plus en plus de monde. Morandini, Demorand et Drucker le recrutent. Le différent familial s'aplanit. Quelques années plus tard, on en est là. La procrastination en plus. Au seuil de la quarantaine, le sympathisant «*plutôt de gauche, mais qui espérait autre chose, comme tout le monde*», continue de bichonner les vertus cathartiques d'un humour abrasif qu'il assure retravailler inlassablement. Un foot le samedi avec les potes, beaucoup de télé (séries, docs), de la lecture, une inappétence totale pour les mondanités et aucune chérie à l'horizon. Jusqu'à se dire que cet archétype familial dans lequel il a si bien éclos n'est peut-être pas fait pour lui. Ou du moins, pas maintenant. Faute de temps, ou d'envie, sans que le lien de causalité soit clairement établi. «*Le boulot avant tout*», tranche le picador, en même temps qu'il désigne le défaut de la cuirasse: «*La sensation a beau être géniale, on ne monte pas sur scène sans qu'il y ait une faille, et le jour où je me sentirai mieux dans ma peau, j'arrêterai de faire ce métier.*» Une spéculation parmi d'autres, de toute façon, faute de «*ne plus pouvoir supporter l'idée de prévoir*». ◆

Passée une enfance catalane à 10 kilomètres de Perpignan, dans une bourgade au-dessus de laquelle il ne se souvient pas avoir vu crever le moindre nuage – scolarité brillante, bien-être domestique avec grand jardin et piscine, loisirs sportifs – le petit-fils d'immigré arménien excelle dans des études de droit. Il y faut «*du par cœur et un minimum d'esprit logique*». Passionné de sciences criminelles, l'«enfant de la génération Seigneur des anneaux» se rêve profiler, jusqu'au moment où il constate que ce métier n'existe pas en France. «*Sinon un type comme Patrick Dils n'aurait jamais passé quinze ans pour rien en prison.*» Encore aujourd'hui intarissable sur Jack l'Eventreur, Xavier Dupont de Ligonnès ou le «Monstre de Rostov», entre autres «stars» du fait div XXL, le criminologue refoulé se souvient aussi qu'il «*faisait le con dès le centre aéré*». De là à expliquer aux parents qu'à l'éloquence du barreau, il préférera celle du bateleur, la pilule est difficile à avaler. Heureusement, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la voix off de la série télé *Un gars une fille* prend corps. Les one-man-shows dégoupillés avec Kader Aoun attirent de plus en plus de monde. Morandini, Demorand et Drucker le recrutent. Le différent familial s'aplanit. Quelques années plus tard, on en est là. La procrastination en plus. Au seuil de la quarantaine, le sympathisant «*plutôt de gauche, mais qui espérait autre chose, comme tout le monde*», continue de bichonner les vertus cathartiques d'un humour abrasif qu'il assure retravailler inlassablement. Un foot le samedi avec les potes, beaucoup de télé (séries, docs), de la lecture, une inappétence totale pour les mondanités et aucune chérie à l'horizon. Jusqu'à se dire que cet archétype familial dans lequel il a si bien éclos n'est peut-être pas fait pour lui. Ou du moins, pas maintenant. Faute de temps, ou d'envie, sans que le lien de causalité soit clairement établi. «*Le boulot avant tout*», tranche le picador, en même temps qu'il désigne le défaut de la cuirasse: «*La sensation a beau être géniale, on ne monte pas sur scène sans qu'il y ait une faille, et le jour où je me sentirai mieux dans ma peau, j'arrêterai de faire ce métier.*» Une spéculation parmi d'autres, de toute façon, faute de «*ne plus pouvoir supporter l'idée de prévoir*». ◆

Passée une enfance catalane à 10 kilomètres de Perpignan, dans une bourgade au-dessus de laquelle il ne se souvient pas avoir vu crever le moindre nuage – scolarité brillante, bien-être domestique avec grand jardin et piscine, loisirs sportifs – le petit-fils d'immigré arménien excelle dans des études de droit. Il y faut «*du par cœur et un minimum d'esprit logique*». Passionné de sciences criminelles, l'«enfant de la génération Seigneur des anneaux» se rêve profiler, jusqu'au moment où il constate que ce métier n'existe pas en France. «*Sinon un type comme Patrick Dils n'aurait jamais passé quinze ans pour rien en prison.*» Encore aujourd'hui intarissable sur Jack l'Eventreur, Xavier Dupont de Ligonnès ou le «Monstre de Rostov», entre autres «stars» du fait div XXL, le criminologue refoulé se souvient aussi qu'il «*faisait le con dès le centre aéré*». De là à expliquer aux parents qu'à l'éloquence du barreau, il préférera celle du bateleur, la pilule est difficile à avaler. Heureusement, au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, la voix off de la série télé *Un gars une fille* prend corps. Les one-man-shows dégoupillés avec Kader Aoun attirent de plus en plus de monde. Morandini, Demorand et Drucker le recrutent. Le différent familial s'aplanit. Quelques années plus tard, on en est là. La procrastination en plus. Au seuil de la quarantaine, le sympathisant «*plutôt de gauche, mais qui espérait autre chose, comme tout le monde*», continue de bichonner les vertus cathartiques d'un humour abrasif qu'il assure retravailler inlassablement. Un foot le samedi avec les potes, beaucoup de télé (séries, docs), de la lecture, une inappétence totale pour les mondanités et aucune chérie à l'horizon. Jusqu'à se dire que cet archétype familial dans lequel il a si bien éclos n'est peut-être pas fait pour lui. Ou du moins, pas maintenant. Faute de temps, ou d'envie, sans que le lien de causalité soit clairement établi. «*Le boulot avant tout*», tranche le picador, en même temps qu'il désigne le défaut de la cuirasse: «*La sensation a beau être géniale, on ne monte pas sur scène sans qu'il y ait une faille, et le jour où je me sentirai mieux dans ma peau, j'arrêterai de faire ce métier.*» Une spéculation parmi d'autres, de toute façon, faute de «*ne plus pouvoir supporter l'idée de prévoir*». ◆

Par GILLES RENAULT  
Photo FRED KIHN